

Comme dans une blague de Toto

Tels une volée de moineaux qui pépient, s'égosillent, s'éparpillent, ils lâchent d'un seul coup le cerisier investi pour courir en hurlant : « Vingt-deux, v'la les flics! »

Et en un clin d'œil, je vois déferler vers moi une vague d'enfants apeurés et ravis, sur fond de verdure d'où se détache avec précision le bleu d'une fourgonnette de gendarmes immobile(s).

Aïe !

Pas possible cette histoire. Ça n'existe que dans les blagues de Toto, que dans les films des années 50 ou dans nos vieux souvenirs d'une époque où il y avait encore des saisons bien tranchées : neige à Noël, blé-bleuets-coquelicots aux grandes vacances.

Pas dans une banale promenade de dernier jour de classe avec mêmes Mc Do' et console Nintendo !

Poursuivons tranquillement notre chemin, trop étroit, entre parenthèses, pour que puisse s'y glisser une camionnette, toute policière soit-elle ! Siffler en s'enfuyant, tralala la la la la.

De quartier en quartier, une maison, puis une autre : « Moi j'habite là, et là oùçqu'y a un bocal sur la fenêtre, c'est mon élevage de têtards, c'est ma chambre », nous arrivons sur la route principale.

Mais voici que surgit devant nous, sur fond d'asphalte et de maisons sagement alignées... la voiture des gendarmes !

Ils ralentissent.

Nous pressons le pas.

Ils abaissent une vitre.

Nous levons la tête comme un seul homme qui n'aurait pas la conscience tout à fait tranquille.

L'un d'eux me jette alors un regard où je lis sans équivoque ce qu'on peut lire dans tous ceux qui surprennent un enseignant n'agissant pas

strictement selon l'ordre, la morale et le bien publics... Quelque chose comme : « Et c'est à ça qu'on confie nos enfants ! » À quoi le mien, de regard, répond sans sourciller : « Oui, ça laisse les enfants grimper sur un pauvre merisier sauvage tout rabougri, aux derniers petits fruits amers, qu'auraient piqués, quoi qu'il en eût été, les moineaux du quartier, les vrais... Et puis, où irait le monde, n'est-ce pas, si les mêmes d'aujourd'hui ne perpétuaient plus la tradition du jeu du cerisier et du garde-champêtre ? »

J'ai dû mettre tout ça dans mon regard. Et peut-être encore autre chose de moins avouable. Car la fourgonnette est passée sans s'arrêter. On ne s'était rien dit. On s'était tout dit. Ou presque...

Maxime : « Ouf qu'ils sont partis les keufs, hein maîtresse ! J'ai eu peur qu'ils vous engueulent ! »

Moi, maîtresse – III, DES ADULTES..., 10, p 88